

Tu crois que j'suis pas insécure? Que je crée sans angoisse?

Michelle Deshaies

Politique culturelle et financement

Numéro 22, juin–juillet 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43845ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Deshaies, M. (1982). Tu crois que j'suis pas insécure? Que je crée sans angoisse? *Liaison*, (22), 12–13.



Tu crois que j'suis pas insécure?

Que je crée sans angoisse?

par Michelle Deshaies

L'heure est à la discussion des problèmes économiques et entre le déséquilibre causé par la montée en flèche des taux d'intérêts, la baisse effrayante du dollar canadien, l'augmentation du taux de chômage et l'impossibilité du coût de la vie, un élément de stabilité demeure. À travers le développement de la culture ontarioise, les créatrices et créateurs ontariois sont toujours sous le seuil de la pauvreté à moins d'avoir abdiqué ou fait des compromis très importants et même quelquefois trop importants. Le travail de création n'est toujours pas payé et il revient à dire que pour créer, le dramaturge, la poète et la romancière ontarioises doivent faire autre chose pour vivre.

“La croyance populaire veut que les écrivains, dramaturges et poètes écrivent pour s’amuser, (...) pendant leur temps libre, en guise de passe-temps”

Cette situation ne se vit pas uniquement dans le contexte ontariois ni depuis hier. En 1973, Pauline McGibbon de Direction-Canada rencontrait tout près de 2,000 artistes à travers le Canada. Dans son rapport, elle écrit: “Les risques économiques et professionnels d’une carrière artistique au pays commencent dès le berceau et ne se dissipent que dans la tombe. Les compositeurs enseignent (...) Les comédiens chauffent des taxis. Les écrivains servent de commis dans les bibliothèques. Les peintres travaillent dans les usines et les cinéastes sont préposés aux guichets des cinémas.”

La création en écriture donne lieu à une situation particulière. Au



théâtre, par exemple, il y a des salaires (maigres, mais tout de même des salaires) pour l'animation, le jeu et la mise en scène alors que la création d'un texte de théâtre n'est pas payée. C'est la même chose pour la poésie et le roman.

La population en général ne réalise pas toutes les implications du travail de création littéraire sous toutes ses formes. La croyance populaire veut que les écrivains, dramaturges et poètes écrivent pour s'amuser, pour passer le temps ou pour se défouler et que par conséquent il est tout à fait normal qu'ils ou elles le fassent pendant leur temps libre, en guise de passe-temps. Ce qu'il y a à comprendre c'est que ce

n'est pas par plaisir ou par choix que le travail de création en écriture se fait pendant le temps libre. Pour manger trois fois (ou même une fois) par jour, avoir un toit sur la tête et du linge sur le dos, il faut un revenu et sauf dans les rares cas où un poète ou une romancière reçoit une bourse d'une agence de subvention, répétons-le: **LE TRAVAIL DE CRÉATION N'EST PAS PAYÉ!**

C'est une situation tellement ordinaire et une croyance tellement répandue que les écrivains eux-mêmes en viennent à considérer que leur travail n'a pas de valeur marchande et que leurs écrits ne sont pas un produit. Bien des créateurs ne

veulent pas que leurs créations fassent partie du circuit d'échange. On appelle ça: "Vouloir être en dehors du système" et à tant tenir à ne pas en faire partie, on se retrouve finalement à en être exclu. Les artistes en général et les écrivains en particulier sont pauvres, sans pouvoir d'achat. Qu'on soit tenant d'une idéologie ou d'une autre, il faut de l'argent pour vivre.

Dans un système économique d'échange comme celui où nous évoluons, pourquoi faut-il que la responsabilité d'écrire notre théâtre, nos poèmes et nos romans soit totalement portée par ceux et celles qui les créent. Les consommateurs de culture se défendent bien de ne pas en avoir. Tous et toutes veulent une, leur culture. Ils sont fiers de dire qu'ils ont lu tel ou tel roman ou recueil de poésie, vu tel ou tel spectacle ou exposition mais par ailleurs, ils se défendent bien mieux encore d'avoir une responsabilité dans l'affaire en dehors du prix d'achat d'un livre ou d'un billet d'entrée à un spectacle. Pourtant, c'est le développement de la culture ontarioise que l'on utilise à tour de bras comme argument de poids dans la négociation de nombreuses subventions dont les écrivains n'ont vu ni ne verront jamais la couleur ni le bienfait. Mais qui la développe, cette culture? Qui crée, produit toutes les belles phrases, les belles images, les belles pièces, la belle musique auxquelles la communauté ontarioise s'identifie? Ce sont ceux et celles qui ont du temps libre...et du chômage...et des loisirs... et une couple de jobs: une pour se faire vivre et l'autre pour faire vivre sa communauté. Ce sont ceux et celles qui souvent par dépit font encore semblant de ne pas écrire pour être lus, vus et entendus.

J'écris pour être lue, vue et entendue. Je n'ai pas été payée pour écrire cet article ni pour aucun des articles, poèmes ou nouvelles que j'ai écrits depuis que je sais le faire. J'ai même éprouvé du plaisir à réfléchir à cette situation et à la mettre en mots. Tu crois que j'suis pas insécure? Que je crée sans angoisse??? ★

PETIT TABLEAU COMPARATIF

OCCUPATION	REVENU MOYEN Ontarie 1980
Metteur en scène	\$4,800
Régisseur	5,000
Décorateur	6,500
Dramaturge	4,000
Comédien	5,000

OCCUPATION	REVENU 1981-1982
Professeur, primaire (expérience: 1 an)	\$16,863
2 ans	18,634
5 ans	21,626
Professeur, secondaire (1 an)	\$18,223
(2 ans)	20,570
(5 ans)	24,091

Tableau organisé à partir du rapport M. Bouchard 1981 et d'un appel à l'Association des enseignants franco-ontariens concernant les conventions collectives en cours au Conseil des écoles séparées d'Ottawa pour le niveau primaire et du Conseil scolaire d'Ottawa pour le niveau secondaire.